



Signé Annika Larsson, « Pink Ball » est actuellement présenté à la Cosmic Galerie. Il s'agit d'une vidéo de 16 minutes, à vendre en six exemplaires pour 20.000 dollars. Les photos sur le même thème réalisées à trois exemplaires sont beaucoup moins onéreuses : 2.500 dollars.

Quatre galeries dans le vent

A lors que la création contemporaine, épicentre de toutes les modes du marché de l'art fluctue entre euphorie et catastrophisme, une galerie d'envergure vient d'ouvrir ses portes à Paris. Programmation internationale, espace vaste et ambitions importantes, la Cosmic Galerie fait fi de tous les facteurs conjoncturels. Dans le quartier du Marais, au 76 de la rue de Turenne, elle est installée sur 900 m² dans un ancien hôtel particulier du XVIII^e siècle. Fondée par trois associés, Jean-Yves Hardy, financier et par ailleurs PDG de la société de conseil en nouvelles technologies, Valtech, Frédéric Bugada, le gestionnaire, et une spécialiste de l'art contemporain précédemment installée à Genève, Claudia Cargniet. Ils ont choisi Paris plutôt que Londres ou New York comme base car « c'est une ville qui bouge dans le domaine des arts mais aussi du design ou de la publicité ». Pour Claudia Cargniet, le but n'est donc pas de vendre seulement aux Parisiens ou aux Français mais à un réseau de collectionneurs internationaux.

La programmation correspond d'ailleurs à la clientèle potentielle : des stars établies ou montantes de l'art contemporain, de New York à Helsinki, des artistes qui ont été remarqués dans les différentes biennales et musées et qui sont défendus par des marchands de poids outre-Atlantique. Ainsi, depuis le 17 janvier, Cosmic Galerie montre entre autres une artiste d'origine suédoise mais qui vit à New York et dont le nom semblera peu familier au commun des mortels : Annika Larsson. Agée de trente ans à peine elle figurait à la dernière biennale de Venise et a bénéficié entre autres d'une exposition au sein d'une institution en vue de Londres, le ICA. Elle crée des photographies et des vidéos qui mettent toujours en scène des hommes dans des rapports de pouvoir. Les images sont très léchées, séduisantes.

Dans sa production présentée à Paris, « Pink Ball », dans un contexte de bord de mer aseptisé, sur fond de ciel bleu impeccable, elle montre une suite de situations confrontant un personnage dominant et un dominé. Dans chaque scène figure une anomalie de couleur : une tache fuchsia présente sous la forme par exemple du bonnet de bain de la victime, qui donne un fil conducteur esthétique. Cette vidéo ne constitue pas un véritable récit. Elle dure 16 minutes et est à vendre en six exemplaires pour 20.000 dollars. Les photos sur le même thème éditées à trois exemplaires sont beaucoup moins onéreuses : 2.500 dollars. « Les prix des vidéos chez Annika Larsson sont élevés mais correspondent à la réalité du marché américain », explique Claudia Cargniet. En peu de temps, elle s'est hissée au rang

des artistes remarqués et sa cote a monté de manière importante. Ainsi en 1997 ses films se vendaient seulement 500 dollars. Mais en 2001, elle a été distinguée à la foire de Bille sur le stand d'une galerie de Stockholm et, depuis lors, elle a été montrée à New York par la très influente galerie Andrea Rosen.

Toujours dans le Marais, Thaddaeus Ropac expose dans l'espace qui porte son nom, un sculpteur allemand de quarante-six ans, Stephan Balkenhol qui fait désormais quasiment partie des classiques de l'art contemporain. Il est connu pour ses statues de bois polychrome représentant des personnages figés. Une esthétique presque pop conçue cependant dans un matériau brut qui laisse encore apparaître les traces du ciseau à bois de l'artiste, qui modèle lui-même ses formes. Il crée aussi des « peintures-reliefs » qui consistent en des tableaux creusés dans l'épaisseur du bois et par la suite peints. L'une des plus intéressantes

Moholy Nagy, explorant la force de la couleur en photographie, réalise dès 1936 des œuvres avant-gardistes qui précèdent le discours en vigueur chez les plasticiens actuels.

pièces de l'exposition est « Hommes aux pantalons noirs flottants » montrant des personnages masculins qui semblent voter dans l'espace du tableau. Cette esthétique froide et d'un style primitif a beaucoup de succès aux États-Unis et l'artiste figure là-bas dans de nombreuses collections privées importantes. Chez Ropac, les œuvres, uniques, sont à vendre entre 20.000 et 80.000 euros. Elles ont, selon le galeriste, augmenté de 25 % en deux ans, soutenues par les prix réalisés aux enchères.

Entre le Marais et Beaubourg, la galerie de France, rue de la Verrière montre 25 clichés d'un des géants de l'image moderne, László Moholy-Nagy (1895-1946). Il s'agit en fait de 25 tirages contemporains couleur d'images prises entre 1936 et 1946. Elles n'avaient pas été tirées ou avaient été détruites de son vivant. « La technologie de l'impression couleur ne satisfaisait pas l'artiste à l'époque ». C'est la fille de Moholy-Nagy, Hattula, détentrice des droits moraux qui a permis cette opération. Les puristes et trouveront certainement à redire, le principe voulant qu'une

photo soit authentique uniquement si son tirage est contemporain de la prise de vue. Cela dit, ces images tirées en dix exemplaires et sans retouche par l'artiste Lia Deschènes ont une importance documentaire indubitable. Moholy Nagy, explorant la force de la couleur en photographie, réalise dès 1936 des œuvres avant-gardistes qui précèdent le discours en vigueur chez les plasticiens actuels. Un portrait de femme intimiste et un peu flou dans le style de Nan Goldin, des traces de lumière esquissées comme des feux follets dans le noir ou un mur recouvert d'affiches lacérées... Elle sont à vendre entre 2.800 et 3.500 euros.

Enfin, dans le quartier des galeries du XIII^e arrondissement, l'espace baptisé « In situ » montre un artiste belge de quarante-quatre ans de longue date familier du paysage français, Patrick Corillon. Ses œuvres qui racontent des histoires sont à prendre comme des petits instants de poésie non dénués d'humour et font partie des collections de plusieurs institutions françaises et belges. Cette fois pour sa dernière production baptisée « La Mémoire de l'œil », il a imaginé des espèces de machines à voyager sur place, baptisées « Oblomont ». Il s'agit de gros tambours montés sur un axe mobile qui permettent... de tourner en rond. Le tambour animé d'un mécanisme d'horlogerie laisse apparaître, lorsqu'il est actionné des flèches indiquant des directions telles que « sur le chemin du bonheur » ou « vers les pays chauds », suivi d'un texte écrit par l'artiste qui dit par exemple « la route ne sera pas du tout comme on l'imaginait à la maison. On avait pourtant tellement lu le livre qui en parlait... » ou encore « Enfant, mon grand-père montait sur le toit de la maison pour y observer les mouvements de l'enfemi, qui avait déménagé sa famille. Plus tard, mon père vint guetter l'improbable retour de son père, fut prisonnier au combat ». Commence alors ce que l'artiste appelle le travail de « la machine à créer des images mentales ». Les « Oblomonts » sont à vendre pour 10.000 euros environ tandis que les papiers peints de 170 x 42 cm qui repré- sentent les mêmes textes en leur imprimant des mouvements sont vendus par lots pour 20 euros pièce.

JUDITH BENHAMOU-HUET

– Cosmic Galerie, jusqu'au 5 mars, 01.42.71.72.73.

– In Situ, 10, rue Duchefdelaville, jusqu'au 22 février, 01.53.79.06.12.

– Galerie Thaddaeus Ropac, 7, rue Debel-leyne, jusqu'au 15 février, 01.42.72.99.00.

– Galerie de France, 54, rue de la Verrière, jusqu'au 22 février, 01.42.74.38.00.